



LE
CONTRAIRE
DES
ÉVÉ-
NEMENTS

par Sophie Poirier

les micro-fictions de
FACTS

arts & sciences université de Bordeaux

« Depuis 2015, des duos - parfois davantage - se sont formés d'un labo et d'un artiste, d'un chercheur et d'un créateur. Leur but : chercher et créer, explorer et expérimenter la relation entre les arts et les sciences.

À chacune de ses éditions, le festival FACTS en révèle des extraits, les pistes suivies, les rebonds, des grands spectacles, des petites formes, des partages... »

L'auteure Sophie Poirier s'en est inspirée pour écrire des micro-fictions.

Auteure : Sophie Poirier

Éditions : Université de Bordeaux

Octobre 2019

ISBN 978-2-9562881-8-3

LE CONTRAIRE DES ÉVÉNEMENTS

Le chercheur montait, les marches deux par deux, il se souvenait de la musique hier soir, comme un grondement, il se dépêchait, dans le rythme de ce souvenir de grondement, ce matin il avait envie d'une nouvelle, d'une idée, d'avoir moins mal à la tête déjà, d'oublier cette musique pour commencer.

Ça lui faisait comme un coup de marteau sur une cloche.

Sur l'écran allumé, des lignes de données se dessinaient, une longue file de calculs, une litanie, parfois un soubresaut.

Bonjour. Bonjour. Bonjour. Il saluait les collaborateurs, et quelques-unes, personne ici ne portait de blouse blanche, personne ne fumait plus non plus, il se rappelait les bureaux quand on avait le droit, il n'y avait pas de pause cigarette, il n'y avait pas besoin de faire de pause pour aller fumer quelque part, on fumait tout en

travaillant, et la cendre pendait au bout du mégot et tombait par terre et il l'éparpillait en agitant le pied...

Chacun posté devant les calculs et les mesures, parfois un mot échangé, une question, une formule, chacun à l'hypothèse de sa journée, le tunnel des données, dans l'espérance d'un obstacle. Parce que c'est bien de cela dont il s'agit, chacun ici espère un obstacle : l'autre voie, le nouveau mystère, comme un labyrinthe et de porte en porte, on avancerait.

En attendant, les données les unes après les autres, et il pensait à une farandole joyeuse, parce qu'il y trouvait de la joie, à lire ce que la plupart du monde ne savait pas lire.

Depuis ses études, il y avait eu des rencontres : sa femme, son directeur de thèse, Pierre avec qui il avait développé le laboratoire, Mélanie qui cherchait avec eux et qui avait eu cette fine intuition d'une porte à ouvrir et depuis ils défrichaient ensemble la piste prometteuse, le monde scientifique les regardait de près et de loin, chercher, les nanoparticules cela comptait pour le futur. Il y avait aussi le professeur japonais Ogawa avec qui il échangeait par Skype. Quand ils se parlaient, il aimait beaucoup regarder cette fenêtre derrière le professeur. En réalité, il ne voyait pas vraiment le paysage extérieur. Il imaginait des cerisiers en fleur, une colline, peut-être le Mont Fuji. Parfois, il perdait son anglais à cause de sa rêverie.

L'équipe de scientifiques s'absorbait dans l'écume des jours. Le responsable de la maintenance informatique utilisait cette expression, *l'écume des jours*, pour parler du quotidien, la routine, ce qu'on doit faire quand il n'y a pas d'imprévu. Le contraire des événements.

À son tour, il est assis devant un écran. Dans chaque pièce, les mêmes figures concentrées, ils ont l'air de moines, méditant, l'œil absorbé, vague de données après vague de données. Il dit parfois aux jeunes étudiants : « *Il faut avoir une motivation lointaine, sinon on peut se décourager.* »

La lumière se propage dans le vide, le traverse, la lumière n'a pas besoin de matière pour exister. Le son, lui, dans le vide, ne s'entend plus. Pour en témoigner, il propose cette expérience : mettre sous cloche un réveil et une ampoule. L'ampoule brille, le réveil est silencieux.

Sur l'écran, défilent les ondes, les pics, les répétitions de mesures, les calculs incessants qu'on confronte aux modèles mathématiques, l'infiniment microscopique et l'infiniment vaste : on pourrait se noyer.

Il descend à *la cave*.

Ils appellent « *la cave* » ce laboratoire situé au sous-sol dans une pièce noire. Ils posent sur

leur nez de drôles de lunettes pour protéger leurs yeux des lasers. Là, sont fixés sur une table des centaines de très petits miroirs, comme une forêt bizarre pour un jeu, installés avec précision - des jours entiers pour refaire les réglages -.

Il regarde se dessiner les courbes. Ce qu'il analyse est mille fois plus petit qu'un micron. On en voit seulement des fréquences, celles que la lumière du laser mesure.

Quels effets ont ces nanoparticules dans le monde du vivant ? Leurs propriétés et leurs formes – tube, étoile, ils ont classé tout un bestiaire – influent sur les fréquences. La courbe parfois se tasse un peu.

- Vous voyez, ici, les deux fréquences à la fois ? Quand il fait la démonstration, les visiteurs font oui de la tête. Qu'est-ce qu'ils comprennent vraiment ?

Après plusieurs heures dans la cave, il remonte vers la lumière. Son bureau est encombré, d'un téléphone fixe, de cafetières en panne, de dossiers, de disques durs, d'écrans, une boîte de sucre, des revues, une bouilloire électrique parce que maintenant il boit du thé. La fenêtre est haute et large : pour l'ouvrir, elle nécessite l'usage d'une longue manivelle. Le bâtiment a été construit en 1964. Petit à petit, on en réalise de nouveaux. À l'image d'une science de pointe. Ici, il reste encore de vieilles choses,

comme ce pan de bibliothèque dans le hall avec des livres reliés en cuir.

La porte s'ouvre. Il lève les yeux. C'est l'artiste qui vient. Il se présente, il a une belle écharpe soyeuse. Ils sont intimidés, ils sont hésitants, ils ne savent pas trop par quoi commencer.

- Je vais vous montrer quelque chose.

Sur l'écran de son ordinateur, un carré fait de carrés plus petits, des pixels. Ils sont dégradés du noir au blanc, et des nuances de gris.

- Regardez... La particule vibre.

Les damiers changent de couleur. Le centre de la particule devient plus foncé, les carrés vers le bord s'éclaircissent. C'est le mouvement de vibration de la particule.

L'artiste dit :

- C'est comme du Paul Klee.

Il ne comprend pas de qui il parle. Et puis, si.

- Ah oui, vous parlez de Paul Klee.

Il prononce i.

- Il est allemand, on dit Klee.

Il prononce é.

L'artiste lui montre sur l'écran de son téléphone un tableau de Paul Klee : un damier rectangulaire fait de carrés colorés, marron orange jaune bleu blanc vert, plus intenses au centre, pâles en allant vers le bord. Le tableau s'appelle : *Gradation statique-dynamique*.

L'artiste poursuit :

- Il date de 1923. Le peintre avait sûrement vu des choses pour s'inspirer, c'était le début de la microphysique.

Sur l'ordinateur, la particule continue ses mouvements tremblants, les carrés gris se déplacent.

- Je voudrais entendre le son de ce qu'on ne voit pas.

Le chercheur prononce cette phrase un peu bas, il dit cette phrase audacieuse à l'artiste, une phrase de surréaliste, une phrase comme on n'en lit jamais dans la littérature scientifique, une phrase qui n'est pas un défi non plus, une phrase de rêve peut-être.

Je voudrais entendre ce qu'on ne voit pas.

L'artiste ne s'étonne pas.

- À votre avis, le bruit que font les nanoparticules, c'est un cri ?

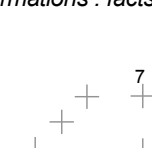
Il connaît les demandes particulières.

- Ou, c'est un chant ?


L'artiste aime le désir d'impossible.

Lui aussi.

C'est une flamme qu'ils ont.



Ce texte a été librement inspiré du projet Le Chant des nanos et la visite du laboratoire de l'I2M. Présenté dans le cadre de FACTS 2015, Le Chant des nanos est un projet rassemblant Clément Ros-signal Puech, chargé de recherche à l'I2M- Institut de mécanique et d'ingénierie (université de Bordeaux, CNRS, Bordeaux INP, Arts et Métiers Paris Tech, INRA et Institut Carnot Paris). Allain Glykos, écrivain et philosophe, Laurent Soulié, musicien, Antonin Dubuisson, dessinateur et graphiste, et l'association Nom mais genre !



Ce travail pluridisciplinaire a abouti à la création d'une installation immersive multimédia sonore et visuelle, composée à partir d'expériences de physique sur des nano-objets (milliardième du mètre) avec des impulsions laser ultra-brèves (milliardième de micro-seconde).

Plus d'informations : facts-bordeaux.fr

Sophie Poirier, née en 1970, à Bordeaux, écrit souvent en lien avec le fait de se promener: Comme va la pensée pour la biennale Panorama, Une chambre à écrire, ou ses 23 chroniques mensuelles Déambulation dans le magazine Junkpage. Il y a eu deux romans: La librairie a aimé, Mon père n'est pas mort à Venise, ainsi qu'une nouvelle publiée dans le magazine Causette, Le sentiment de Bomarzo. Elle observe aussi ce qui se métamorphose: Le temps du chantier, 46 fois l'été ou Le château-livre, textes qui donnent lieu à des collaborations, des expositions ou des créations sonores. Son dernier livre Les points communs, un reportage poétique qui la fait cheminer en France à la rencontre de libraires, est paru en avril 2018, aux éditions Ici & là.

www.lexperiencedudesordre.com



université
de **BORDEAUX**

octobre 2019 - université de Bordeaux, direction de la communication

FACTS – arts et sciences est porté par l'université de Bordeaux dans le cadre de ses investissements d'avenir. La dynamique est soutenue par la DRAC – Nouvelle Aquitaine, la Région Nouvelle-Aquitaine, Bordeaux-Métropole, la Ville de Bordeaux, la Ville de Talence, la Ville de Pessac, la Ville de Gradignan, la MAIF et la CASDEN.